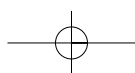
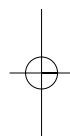
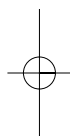


# EN FAMILLE

UNE NOUVELLE D'YVES NILLY



Je respire faiblement, mais je suis toujours en vie. Malgré les colonies de fourmis qui ont faim. Je suis une proie idéale, je sens encore bon la nourriture. Les fourmis me survivront, je le sais.

Au début de mon histoire, j'avais quelqu'un pour me protéger des fourmis : « Le Mulot », c'était son surnom. Pourtant pas une tête de mulot ce garçon, mais allez savoir, le contexte, l'environnement, les champs, la nature. Le Mulot veillait sur moi comme sur un petit frère. Il me parlait, il me racontait ses rêves et ses cauchemars, ses fantasmes aussi – la fille du marchand de journaux ou les petites Parisiennes qui venaient passer l'été ici et se baignaient tous les jours au Moulin avec leurs cousins péquenots à la peau blanche qui ne savaient même pas nager.

Moi je reluaisais, je sentais toujours bon, je reflétais le monde et sa campagne, la Beauce et ses infinis. Ah, la Beauce, grenier à grains de la France. Un petit village, les champs, les blés, la ligne droite de l'horizon qui ondule à peine. Je vous sers les clichés habituels. Quelques brumes de chaleur, ça plombait, canicule, comme souvent l'été, dans cette région aux adjectifs plats et anonymes.

On a beau tourner la tête dans tous les sens, le décor est le même, l'univers disparaît, noyé au milieu d'un océan d'épis.

Le Mulot restait près de moi pour espérer regarder la télévision, mais il ratait toujours le début des programmes puisque sa mère, Rose, venant mettre la dernière main au déjeuner, le sommait d'éteindre le gros poste de télévision – ce « gâte-sauce » coupable de faire tourner la mayonnaise maison alors que la canicule elle-même n'y parvenait pas.

Ainsi, chaque midi, juste avant la speakerine, l'horloge de l'O.R.T.F regagnait les ténèbres. Il faudrait désormais attendre le soir pour la cérémonie télévisuelle familiale. Toute la famille rassemblée devant le poste allumé : le père, en train de râler parce qu'ils ne passent pas assez d'émissions historiques, « j'aime ça moi l'histoire, la grande, La Pompadour, Vauban, l'Édit de Nantes, Napoléon, la guerre de cent ans, l'Histoire » ; Rose – émue par les images du monde s'invitant dans sa cuisine et se reflétant avec une jolie teinte bleutée sur le carrelage jaune et noir – mais avouant qu'à part les grandes soirées d'Au théâtre ce soir, la télévision est un miroir aux alouettes ; le Mulot, passionné des interludes, son programme préféré ; et le grand frère, debout, comme toujours, prêt à bondir. Ah, le grand frère...

« ... me l'ont troué... dézingué... les salopards... me l'ont rendu percé... » disait Rose. Ou « Le pauvre garçon, le pauvre homme, mon pauvre chéri... ». Puis elle rajustait son tablier et criait : « À table, vaillants soldats de la Beauce ! »

Moi, je pouvais regarder la télévision tous les soirs si je voulais. Et l'été, les rares après-midi de pluie, il y avait des diffusions exceptionnelles de westerns que le Mulot avait le droit de regarder.

Rose aurait préféré que le Mulot reste toute la journée avec elle à la boutique, l'Entreprise Générale d'Électricité, pour l'aider à vendre des piles et surveiller le grand hangar, à l'arrière de la maison. Parce que des étrangers rôdaient, pillaient les fermes et les magasins, et mon

Dieu, un hangar plein de matériel électrique, c'est tentant. On parlait de combattants algériens débarquant clandestinement en France pour y commettre crimes et viols. La guerre jusque dans nos campagnes, le bled dans les blés.

Mais le Mulot était incapable de garder le hangar. Il avait déjà lâché les chiens sur des clients, explosé tout un carton d'ampoules à baionnette, renversé un échafaudage et bouché les toilettes au fond de la cour. Avec sa manie de toujours jouer aux cow-boys et aux Indiens, n'importe où et n'importe quand. Et puis il disparaissait sans prévenir, avec arc et flèches, du côté de la rivière ou dans les champs derrière le château. Il ne jouait jamais avec moi aux cow-boys et aux Indiens. Je n'avais pas le profil. Il préférait parler longuement de Rose, René le père avec ses cheveux blancs depuis qu'il avait pris le jus, sur la route de Senonches, en ramassant une ligne à haute tension qui faisait des étincelles sur le goudron. Et le grand frère...

Ils vivaient là, en famille, prisonniers des blés et ils me racontaient leurs histoires. Rose et ses lèvres purpurines, ses malaises, ses doigts pleins de mayonnaise glissant sur moi ; René, me récitant chaque matin la liste des rois de France à l'endroit et à l'envers, date de naissance, décès, durée de règne, le René qui scintillait parfois la nuit, tout au fond du hangar, depuis son fameux coup de jus ; le Mulot, cachant des petits carnets à spirales sur lesquels il écrivait une version érotique de la bible, au retour du cours de catéchisme ; et le grand frère, évidemment, celui qui m'en a fait voir de toutes sortes, tortures, menaces ou caresses. Lui qui, tous les samedis, se mettait nu, accroupi en face de moi, son couteau de commando entre les dents.

Il m'a tailladé plusieurs fois, dans le dos, pour que Rose ne s'en aperçoive pas, parce qu'elle tenait à moi Rose, j'étais son « accomplissement de la femme moderne des années soixante ». Il m'a attaqué les nuits de pleine lune, criant « mort au fellagha ».

Mais il m'a parlé, comme à personne d'autre. Il savait que j'allais garder ses paroles tout au fond de moi, sans jamais le trahir.

Et il ne m'a pas laissé tomber, même dans les pires heures de l'Entreprise Générale Électricité.

Des heures pourtant très difficiles.

Parce qu'un jour, tout a basculé, destin, vie, entreprise. Je suis le seul à être resté debout et intact.

C'est le jour où la mayonnaise a tourné. Tous malades.

Ça sentait l'orage. Le gigot froid n'a pas été fini, dévoré par les chiens qui ont ensuite salopé tout le hangar.

Rose n'en pouvait plus d'attendre son tour aux toilettes, elle s'est enfuie dans la ruelle, là où personne ne passe jamais par crainte des molosses qui vous mordent les mollets, puis elle s'est écroulée, sur le ventre, a roulé jusque vers le ruisseau. Mais ce genre de Rose ne meurt pas aussi facilement.

René a perdu un chantier, il a juste eu le temps de les appeler au téléphone pour leur dire d'aller se faire voir parce qu'il était en train de mourir pour la France. Les clients n'ont pas apprécié, mayonnaise tournée ou pas, il n'avait qu'à se les garder ses pylônes.

Le Mulot n'a même pas réussi à en profiter pour enfin regarder le programme du midi à la télévision, il a passé son temps dans le cabanon tout au fond du hangar, les seules toilettes du lieu.

Le grand frère s'est approché de moi, il était couvert de sueur, ça n'allait pas fort pour lui non plus, il a collé son front contre le mien.

« On dirait qu'il n'y a plus que toi pour surveiller la maison. Ils sont à l'agonie, mais toi je sais que tu peux faire ça pour moi, nous sauver des barbares.

Je rêve de liberté. Des oliviers et de l'infini. Mais je dois aussi me préparer au combat. Chaque jour, je m'entraîne, j'attends les barbares. Seul dans mon lit, je monte la garde, pendant les heures sales de la nuit, quand rôdent les ombres.

Tu sens le Djurdjura. Je ne te l'ai jamais dit. Depuis le jour de ton arrivée, j'ai su que tu étais mon ami. Près de toi, je n'ai plus peur.

La peur, je ne veux pas l'avouer aux autres. Je suis leur héros. J'ai tué, massacré, torturé, je suis le vaillant petit soldat de la Beauce revenu de guerre d'Algérie, revenu des "corvées de bois", le brave petit gars devenu un homme. Près de toi je me calme les nerfs. Tu as la douceur d'une crosse de fusil, l'odeur du fusil-mitrailleur qui a accompli son devoir et qui repose à l'ombre des maigres cactus. Tu es mon soleil, avec ton jaune aveuglant.

J'ai déposé en toi tous mes cauchemars, tous mes secrets. Mes petits carnets de l'horreur. Les longs mois de pacification en Algérie, sont ici, dans ton ventre.

Tu me les garderas jusqu'au bout de la vie et moi je ne te quitterai jamais, c'est juré.

Nous resterons côte à côte, jusqu'au dernier souffle. »

C'était pourtant une paisible journée d'été au bord du monde. Car, au-delà de la Beauce, l'univers s'ennuie, fait appel aux formes bizarres de la nature, quitte la ligne droite parfaite et se perd dans un étourdissement de rondeurs, pics et prothèses exubérantes.

Le grand frère les a tous entassés dans le hangar, la mère, le père et le Mulot. Ils étaient attachés solidement, les mains déjà bleues. Tout cela pour une mayonnaise ratée ?

Je n'en menais pas large, envie d'arrondir mes angles, ouvrir mes portes et mes tiroirs et étouffer en moi la douleur et le malheur de ce type.

« 1,75 m, taille correcte. Épaules larges, 1,50m, profondeur 50 cm, 6 portes et 3 tiroirs, une horloge incorporée. Je pourrais découper ma famille en morceaux et te les fourrer dedans. Buffet garni. La Beauce peut dormir tranquille, son fier soldat est de retour. »

Puis il a imité le son des hélicoptères, les grenades, les tirs, les cris, il a refait la guerre d'Algérie à lui tout seul, dans la cuisine.

Ce sont les gendarmes qui sont venus délivrer la famille. Alertés par les hurlements des chiens en train de crever derrière le hangar de l'Entreprise Générale Électricité.

Les gendarmes sont rentrés par la boutique. Ils sont d'abord tombés sur le grand frère, assis par terre, en train de regarder fixement la mire à la télévision. Les yeux morts. Le couteau de commando entre les dents, nu, alors qu'on n'était pas samedi.

Ils ont ensuite trouvé le reste de la famille, dans le hangar.

Le Mulet était encore en vie. Rose avait fait un arrêt cardiaque, sans doute pendant qu'il la traînait par les pieds en la ramenant du ruisseau. Elle était bleue, des pieds à la tête, la langue pendante. Et René dormait paisiblement, il ronflait même, avec ce petit grésillement caractéristique qu'il avait depuis, vous savez bien, son coup de jus sur la route de Senonches. L'un des gendarmes a juré avoir pris une décharge en défaisant ses liens. L'Entreprise Générale Électricité ne s'en relèverait pas.

Les gendarmes ont voulu lui coller tout un tas de crimes sur le dos au grand frère : l'attaque à coups de batte de base-ball de la sacristie de Brezolles ; la grossesse tardive de Marie-Jeanne, la veuve du notaire à moitié aveugle ; l'exécution des cygnes du château, retrouvés pendus à des crocs de boucher, les crocs de boucher volés lors du saccage de la boucherie des François.

Bref, le village respirait, on allait nettoyer plus de vingt ans de noirceur en éliminant le brave gars, un peu simplet, revenu complètement déglingué des « événements » d'Algérie. Incapable de travailler, même dans la boutique, assis derrière le comptoir à vendre des piles, des ampoules et du petit matériel électrique.

La population beauceronne allait retrouver le sommeil. À elle l'entrée tant espérée dans les Trente Glorieuses, à elle le concours des villes fleuries, et bienvenue aux cadres supérieurs de l'ouest parisien.

Ils avaient oublié deux choses : la croix de la Valeur militaire et le Mérite agricole du grand frère. Ne me demandez pas pourquoi le Mérite agricole pour un fils d'électricien revenu d'Algérie ! Ils ont retrouvé les médailles dans un de mes tiroirs.

Ils m'ont fouillé de fond en comble, ils ont mis la main sur les carnets à spirale du Mulot, la collection d'Historia de René, abonné en cachette, et les recettes de Rose, un cahier noir, rempli d'histoires curieuses, des poésies paraît-il, des poésies que Rose inventait en faisant la cuisine et la vaisselle et qu'elle recopiait soigneusement dans ce cahier noir, à l'heure de la sieste.

Le grand frère a donc été relâché, à cause du Mérite agricole et de la croix de la Valeur militaire.

Les experts l'ont trouvé normal, la cervelle un peu flambée certes, mais après avoir vécu toutes ces atrocités, la mort de ses meilleurs amis au combat, vous comprenez, pour l'honneur de la France.

Il a eu droit à un petit séjour en maison de repos, une peine avec sursis, pour l'exemple, parce qu'on ne doit pas torturer – même gentiment – les membres de sa famille.

Le médecin a certifié que Rose était morte de mort naturelle, insuffisance cardiaque, hypertension, abus de corps gras.

Et puis il ne fait pas bon mettre un soutien de famille en prison. Un jeune homme dans la force de l'âge qui doit veiller sur un petit frère à moitié dégénéré, et un père en chaise roulante, électrocuté du monde moderne, récitant jour et nuit à l'envers, les sommaires de tous les numéros d'Historia depuis sa première parution en 1909.

Je respire faiblement, mais je suis toujours en vie.

Je ne suis pas encore mort.

La douleur, lancinante, la pourriture, les moisissures, les champignons, et surtout les colonies de fourmis qui transitent sur moi.

Je suis de la même matière que le désordre de notre monde.

Luisant comme les villes tentaculaires mangeuses d'hommes, aussi brillant et aveuglant que les néons des rues.

Les villes aux vitrines trop éclairées et aux enfants qui crèvent dans les arrière-cours.

Personne ne voit le monde aussi bien qu'avec mes yeux de bakélite et formica. Ce monde d'immeubles aux façades tordues, les usines fermées et rouillées, les machines condamnées. Les déchets, poubelles des sentiments, la vie en conserve, tout ce qui nous maintient à peine en vie mais que l'on cache.

Et tout ce qu'il ne faut pas voir, le cœur des pauvres gens, Rose, René, le petit frère taré.

Je suis votre rêve de beauté, le portrait de votre vie en nature morte.

Formica, technique nouvelle, dissection plastifiée de l'âme humaine.

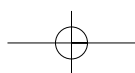
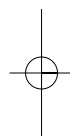
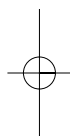
Je suis le reflet de vos passions pauvres.

Ce soir, je suis fatigué. Le monde est sale. Mes parois se gondolent. Mes tiroirs sont percés.

Plus de façades, plus de fond, je suis un buffet déglingué, le formica suintant.

Dans le reflet jaune de mes portes, je vois s'enfuir...

Buffet en formica, jaune, liserés bleus, 6 portes et 3 tiroirs, horloge et radio intégrées.



**YVES NILLY,**

auteur dramatique et écrivain,  
a publié deux romans au Mercure de France,  
**Journal du Froid** en 2001  
et **Beauté n°7** en 2003,  
nouveau roman à paraître en janvier 2006  
chez le même éditeur.